

Raphaela Edelbauer
TERRE LIQUIDE
Traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Mannoni
Paris, Globe, 2021, 320 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Dès son entrée sur la scène littéraire, la très jeune Raphaela Edelbauer (née en 1990 à Vienne) a obtenu beaucoup de succès avec ses trois premiers livres : *Entdecker, eine Poetik* (« Découvreurs, une poétique », non traduit, 2017), *Terre liquide* (2019, traduit en français un an plus tard) et *DAVE* (2021). Son parcours d'études est intimement lié à ses publications¹.

Dans le roman qui nous occupe et dont l'action se déroule en 2011-2012, Ruth Schwarz, jeune physicienne avec un intérêt marqué pour le temps et la géologie, veut enterrer ses parents, morts dans un accident d'automobile dont la cause reste mystérieuse. Elle doit se rendre à un endroit appelé Groß-Einland (« Grand-pays »), un village caché quelque part dans les Alpes, isolé du monde et introuvable sur les cartes officielles. Enfant, Ruth y avait accompagné ses parents pendant ses vacances scolaires. C'est la première fois qu'elle y retourne dans le but d'en savoir davantage sur eux qui, semble-t-il, s'y sont régulièrement rendus, ce que leur fille ignorait. Elle s'interroge : pourquoi ne lui ont-ils jamais reparlé du village ? Qu'y avait-il de si fascinant pour

¹ L'auteure a étudié l'art langagier, plus particulièrement les langues synthétique et naturelle, ainsi que la philosophie à l'Université de Vienne. Dans *Entdecker*, elle établit une synthèse des sciences naturelles et du langage en six parties, comprenant les organismes microscopiques, les minéraux, la cartographie, la gravitation, les états agrégés, le temps. Le roman de science-fiction *DAVE*, qui vient de remporter le Prix du livre d'Autriche (2021), reprend le sujet du film séminal de Fritz Lang, *Metropolis* (1927), d'après le roman de Thea von Harbou, sur l'exploitation de la classe ouvrière croupissant sous la terre. *DAVE* met en scène le programmeur Syz, confronté à la question qui, dans son entreprise, profite de l'intelligence artificielle. *Entdecker* a valu à Edelbauer le Prix du public lors de la remise du Prix Ingeborg-Bachmann et la bourse d'écrivain en résidence de la ville de Klagenfurt (2018). Le prestigieux Prix Theodor-Körner lui a été remis pour *Terre liquide*. Le même roman lui a également valu d'être finaliste pour le Prix du livre de l'Autriche et le Prix du livre de l'Allemagne. De plus, elle s'est mérité le Prix de la Fondation Doppelfeld.

qu'ils laissent derrière eux Vienne ? Qu'ont-ils cherché à Groß-Einland ? La réponse, leur fille espère la trouver rapidement, tout en poursuivant son but, régler les obsèques et terminer sa thèse d'habilitation².

Des faits curieux précèdent l'arrivée de Ruth. Dans un geste impatient, elle jette son téléphone portable dans un ravin, se coupant du monde d'hier ; la route n'indique plus rien ; la forêt se referme sur elle et lui fait perdre son sens d'orientation. Elle entre à Groß-Einland comme par hasard, mais a déjà perdu le souvenir du chemin qu'elle a pris. Au centre du bourg, elle découvre un immense trou, engloutissant sans cesse la terre de surface, liquéfiée par des pluies torrentielles et avec elle des maisons, des bâtiments historiques, la végétation. Des habitants lui apprennent que d'autres « bouches » comme ce trou existent, très profondes. De plus, elle s'aperçoit que la population tremble devant la toute-puissante « comtesse », l'ultime autorité établie au « château », sorte de forteresse du Moyen Âge au point le plus élevé de la vallée. De toute évidence, la narration établit une référence directe au roman inachevé de Kafka, *Le Château*, où le jeune arpenteur K., pourtant invité par le propriétaire anonyme du lieu, ne voit jamais son employeur malgré ses tentatives répétées d'obtenir une audience. Il ne quittera plus la ville. Chez Edelbauer, la plupart des figures romanesques s'avèrent aussi anxiogènes que celles de l'écrivain tchèque, à commencer par Erna, la propriétaire de l'auberge où Ruth est descendue à son arrivée, suivie du maire, du barbier, etc. Tous se débattent dans les filets de « Son Auguste Éminence, la comtesse Ulrike Knapp-Korb von Weidenheim » — nom digne de la Belle Époque viennoise — qui demande à rencontrer la visiteuse après les premières recherches aux archives de celle-ci sur ses parents. Pendant l'entrevue, Ruth se rend compte que la châtelaine ne souffre aucune rébellion ou opposition venant de ses sujets qu'elle traite comme ses serfs dont elle

² Dans les pays germanophones, important travail de recherche s'étalant sur plusieurs années, l'équivalent de la thèse d'État en France. L'habilitation donne aux candidats accès à l'enseignement universitaire.

contrôle chaque mouvement dans son minuscule État, prête à punir les imprudents qui n'obéissent pas à ses règlements, établis de façon arbitraire.

Lors d'une réception des notables du lieu, le lecteur apprend que les trous sont le résultat de l'exploitation d'« une mine d'argent et de pierres précieuses » de laquelle la famille régnante a tiré sa richesse et son pouvoir. Mais sans structures de soutènement, l'immense réseau de tunnels abandonnés s'affaisse sur lui-même. Selon le plan de la comtesse, « notre affouillement doit devenir *la plus grande activité artistique au monde* » (je souligne) censée attirer des flots de touristes dans une fête grandiose où chaque habitant du village jouera le rôle qu'elle lui aura attribué.

D'autres énigmes sont posées à Ruth : quand elle veut transférer les corps de ses parents, elle apprend que l'enterrement a déjà eu lieu à Vienne. Mais qui en a donné l'ordre sinon une vieille tante, dirigée par une autorité inconnue de Ruth ? En même temps, les archives lui révèlent que deux mille prisonniers ont été cruellement abattus à la fin de la guerre, en avril 1945, mais le mémorial en leur honneur n'en mentionne que quelques-uns. Où ont abouti les autres ? Le maire, terrifié par le pouvoir de la comtesse, refuse de lui révéler la vérité.

Se disant heureuse de la décision de Ruth de rester à Groß-Einland, la comtesse lui accorde l'ancienne demeure de ses parents. Depuis longtemps, la physicienne a abandonné sa thèse d'habilitation : trop de questions la taraudent, surtout le sort des prisonniers, des juifs pour la plupart, assassinés sommairement après des années de travail dans les galeries souterraines. Lors de ses recherches, elle découvre le journal d'un adolescent de treize ans, Johann Kienagl³, qui parle des grands-parents maternels de Ruth, les Schalla, amis avec leurs voisins juifs, les Schwarz, sa ligne paternelle. Le choix de la maison montre bien l'omniscience de la comtesse sur tout ce qui concerne

³ Peut-être une allusion au nom du personnage de Kien (« flambeau ») dans l'unique roman d'Elias Canetti, *Auto-da-fé*. La juxtaposition de *Kien* et *Nagel* (clou) ajoute à la précision des descriptions par l'adolescent. La locution allemande « *den Nagel auf den Kopf treffen* » signifie en français « deviner, toucher juste ».

l'existence de chaque personne ayant vécu au village. Lentement, les morceaux du casse-tête tombent en place : les parents de Ruth sont allés trop loin dans leurs investigations sur le passé, leur accident n'a pas été un hasard. Les cadavres des prisonniers ont été jetés dans le trou ; comme tant d'autres disparus, ils ont été couverts par la terre liquide. C'est à ce moment que Ruth décide de fuir la vallée. Elle confie à la comtesse avoir trouvé un moyen sécurisant à jamais l'existence du village en versant une quantité prodigieuse de résine dans les souterrains mais lui tait que, par cette intervention, le sol deviendra infertile. Elle part au moment où débute la fête grandiose, mise en scène par la régente, en présence d'une foule de touristes. Elle évite de répéter la faute de la femme de Lot et quitte le lieu sans se retourner. De plus, elle recourt à la même ruse que Persée quand il tranche la tête de la Méduse : Ruth jette un dernier regard dans le rétroviseur de sa voiture. De loin, Groß-Einland semble un havre de paix ; devant elle se dresse la silhouette de Vienne. Le livre se termine sur une phrase lapidaire : « Rien qui fût resté dans le flou. »

La critique en Autriche et en Allemagne a immédiatement établi le lien entre le sujet du livre — la recherche identitaire de la protagoniste — avec l'Autriche d'aujourd'hui et son attitude d'avoir été « victimisée par les nazis » à la fin de la Seconde Guerre mondiale, après l'annexion du pays par les troupes allemandes, le 12 mars 1938. Pour sa part, l'Allemagne avait entamé une douloureuse confrontation avec son passé sous Hitler à la fin des années 1960, culminant avec la révolte des fils contre les pères⁴.

Pendant longtemps, un processus analogue n'a pas eu lieu en Autriche. Pour y aboutir, il fallait un retentissant scandale, celui du professeur d'économie Taras Borodajkewycz (1902-1984). En 1962, Heinz Fischer (futur président de l'Autriche, 2004-2016) avait publié un article dans le magazine *Die Zukunft* (« L'Avenir »),

⁴ Voir mon livre *Insoumissions*, Montréal, Québec Amérique, 2020.

dénonçant l'antisémitisme de l'enseignant. Celui-ci répondit par une poursuite en diffamation ; Fischer fut condamné à payer une amende. Le procès fut rouvert en 1965 après une importante manifestation d'étudiants demandant la démission du professeur, soutenus par des syndicats et d'anciens membres de la résistance anti-nazie. Cette fois, la plainte fut rejetée ; l'université imposa à Borodajkewycz une retraite anticipée avec plein salaire (1966)⁵. Par la suite, le chasseur de nazis Simon Wiesenthal (1908-2005) provoqua la chute de plusieurs personnalités politiques du gouvernement Bruno Kreisky au début des années 1970, tous d'anciens membres d'organisations nazies, des SS, de la SA ou du NSDAP.

Cependant, l'« affaire » la plus troublante a été celle entourant Kurt Waldheim (1918-2007) qui avait nié avoir été actif dans la Wehrmacht en Bosnie occidentale et à Salonique, en Grèce (1942-1945). Dans son autobiographie *Dans l'œil du cyclone* (1985)⁶, le diplomate avait affirmé qu'il était retourné à Vienne après une blessure de guerre, fin 1941, pour terminer ses études en droit. Ses détracteurs ont exhumé des documents et des témoignages prouvant qu'il avait mené des opérations sanglantes en Macédoine orientale et au Monténégro. De plus, il avait approuvé la déportation massive des membres de la nombreuse colonie juive de Salonique vers les camps d'extermination. Faisant fi des trois années passées, Waldheim entame dès son retour à Vienne, en 1945, une brillante carrière diplomatique, d'abord comme ambassadeur en France et au Canada, il occupe ensuite le poste d'observateur permanent autrichien à l'ONU. Il devient ministre des Affaires étrangères à Vienne, puis accède au rang de secrétaire général de l'ONU (deux mandats, 1972-1981). Il obtient la présidence fédérale d'Autriche (1986-1992) malgré les preuves que son livre accumulait les mensonges sur son passé et qu'il avait été condamné à mort en Yougoslavie comme

⁵ Heinz Fischer, *Einer im Vordergrund : Taras Borodajkewycz*, Ephelant Verlag, Vienne, 2015 [1966].

⁶ Livre écrit en vue d'accéder à la présidence d'Autriche, publié à Paris, Alain Moreau, 1985. En allemand : *Im Glaspalast der Weltpolitik*, Düsseldorf, Econ Verlag, 1985.

criminel de guerre (1947). En 1987, Waldheim est déclaré *persona non grata* aux États-Unis et dans de nombreux pays. Avec lui, l'Autriche est ostracisée. Il préfère ne pas se représenter en 1992. À sa mort, en 2007, le président Heinz Fischer et le prince Hans-Adam II de Liechtenstein sont les seuls chefs d'État à assister aux obsèques nationales, célébrées à la cathédrale Saint-Étienne de Vienne.

Revenons au roman d'Edelbauer.

Depuis que Ruth a quitté le giron familial, elle n'a guère fréquenté ses parents. Leur mort constitue une césure déterminante dans son vécu, jusque-là voué à ses travaux de recherche. Leur perte ouvre un pan de sa vie refoulé jusqu'au moment où, dans une clause testamentaire, ils lui demandent de les inhumer à Groß-Einland. Une fois sur place, elle se retrouve dans une autre strate temporelle, celle-là même qu'elle est censée connaître, son enfance, et un système de gouvernance archaïque, dictatorial. De plus, le lieu est voué à disparaître : pendant des siècles, la famille régnante (une charade que joue la « comtesse » qui n'en est pas une) a fait creuser des tunnels pour s'enrichir, mais les espaces souterrains, vides, s'affaissent et détruisent l'œuvre de l'homme.

Depuis longtemps, les habitants jettent dans les trous tout ce qui est brisé, inutilisable, jusqu'aux morts, aux suicidés, aux victimes d'agressions et aux prisonniers assassinés. Quand une fillette y disparaît, personne ne tente de la sauver. La clé de la métaphore filée du « village de l'oubli » se trouve là, dans ces cadavres anonymes, mentionnés de manière ambiguë dans les archives. Pour un temps, Ruth devient un rouage dans les pratiques coercitives de la comtesse. Comme l'observateur-explorateur de la machine à exécuter de « La colonie pénitentiaire », la visiteuse se détache de la commune, sachant qu'elle pourrait mettre en danger le fonctionnement de l'instrument de répression dont les habitants du village sont victimes. Bref, elle craint pour sa vie.

Dans *Terre liquide*, Ruth est l'élément venu de l'extérieur, doté d'un esprit scientifique. Elle est curieuse de comprendre comment le château arrive à maintenir les habitants de Groß-Einland sous son knout. Même si elle exprime une fois son intention

de rester à l'ombre du château comme l'arpenteur K., elle finira par quitter l'endroit après avoir constaté que son propre stratagème — remplir les galeries souterraines — s'avère mortifère pour la végétation. Ce qu'il adviendra du village et de la commandante-comtesse demeure incertain. Quand Ruth part, elle voit dans son rétroviseur le reflet de la Méduse qui avait failli la pétrifier, désormais inoffensive, du moins en apparence. Groß-Einland est devenu pareil à n'importe quel autre village autrichien, sans mémoire collective, remplacée par des archives truquées, où tout est clair, simple, « rien qui fût resté dans le flou ». La vie continue, ici comme à Vienne et ailleurs au pays.

Pour terminer, soulignons que le sujet du deuxième roman d'Edelbauer et l'acte manqué du pays, celui d'affronter son passé nazi, ont déjà été illustrés avec beaucoup de bravoure par deux écrivains importants, Thomas Bernhard et Elfriede Jelinek (Prix Nobel de la littérature en 2004). *Terre liquide* de Raphaela Edelbauer ne va pas par quatre chemins. Il faut la féliciter pour son courage et la qualité de son écriture.